

KAMILLA NOSZLOPI-ÉLTETŐ

Les défis de traduction dans les romans de Vernon Sullivan Comment traduire l'argot d'un auteur imaginaire ?

The story of Vernon Sullivan is a particularly intricate and exciting chapter in 20th-century French literature, as the novels written under this pseudonym are not only complex from a literary-historical perspective, but also intriguing in terms of their storylines and language. Translating Vernon Sullivan's novels presents an exciting challenge for translators. Since the novels are rich in colloquial language and slang expressions, translators must utilize all their creativity and skill to compensate for any losses that may occur in translation. At the same time, the success of a translation is subject to time, as translations "age". In our article, we will therefore also examine what makes retranslation necessary and how retranslation can improve on the shortcomings of the previous text.

1. Qui est Vernon Sullivan ?

Vernon Sullivan est un pseudonyme inventé par Boris Vian, le nom d'un auteur américain fictif qui permet à Vian de devenir un pseudo-traducteur (Sitbon, 2022 : 80), c'est-à-dire qu'en publiant les romans attribués à Sullivan, il se présente non comme leur véritable auteur, mais comme leur traducteur. En créant ce pseudonyme et ce canular littéraire, Boris Vian s'attache à créer toute une série d'éléments paratextuels afin de crédibiliser l'existence de l'auteur fictif (Sitbon, 2022 : 81). Même si les romans écrits sous le pseudonyme Vernon Sullivan ne comptent pas parmi les œuvres les plus connues et les plus reconnues de Boris Vian, à l'exception de *J'irai cracher sur vos tombes*, ils méritent néanmoins toute notre attention, car ils représentent une supercherie littéraire fort réussie et très controversée de la part d'un écrivain du XX^e siècle aujourd'hui considéré comme classique.

L'année 2020 représente un tournant important dans l'histoire de la réception des œuvres de Boris ; cette date marquant le centenaire de sa naissance, donne un nouvel élan à sa popularité. Durant cette période, de nombreuses manifestations (expositions, projections, rétrospectives, représentations théâtrales, etc.) ont été organisées pour célébrer la vie et l'œuvre

de Boris Vian, mais aussi pour le rendre plus visible au jeune public, qui est moins familier avec son œuvre (Sitbon, 2022 : 77). L'année 2020 marque également un nouvel essor pour les romans signés Vernon Sullivan : les quatre romans, c'est-à-dire *J'irai cracher sur vos tombes*, *Et on tuera tous les affreux*, *Les morts ont tous la même peau* et *Elles se rendent pas compte* connaissent une nouvelle publication sous forme de bande dessinée chez Glénat, à Grenoble (Sitbon, 2022 : 77).

Toutefois, malgré sa renommée, Vernon Sullivan n'est ni le premier ni le seul pseudonyme que Boris Vian ait inventé. Selon Clara Sitbon, « la multiplicité des signatures utilisées par Vian au cours de sa carrière littéraire est devenue presque invisible, car le nom d'auteur Boris Vian semblerait avoir phagocyté tous les autres noms utilisés par l'homme Vian pour signer ses multiples textes. » (Sitbon, 2022 : 78). Dans un recueil de poèmes inédit, intitulé *Un seul Major, un seul majeur*, tous les neuf poèmes sont signés Bison Ravi, anagramme de Boris Vian. En 1945, nous pouvons retrouver la participation d'un certain chroniqueur, nommé Hugo Hachebuisson, à l'hebdomadaire *Les amis des Arts*. (Guévremont, 2011 : 10). L'importance des pseudonymes dans l'œuvre de Boris Vian peut être étayée par des données quantitatives : durant sa courte carrière littéraire (19 ans d'activité), Boris Vian aurait écrit environ 963 textes signés de 26 noms différents (Sitbon, 2022 : 79). Si l'on tient compte du nombre inhabituellement élevé des pseudonymes utilisés par Boris Vian, nous pouvons constater qu'il fut un véritable auteur de jeux de masques, un écrivain ayant la capacité d'inventer plusieurs voix narratives authentiques.

2. Les romans de Vernon Sullivan – Succès et polémique

Le premier roman signé Vernon Sullivan, *J'irai cracher sur vos tombes*, a été publié en 1946 aux Éditions Scorpion. Le roman raconte l'histoire d'un jeune Noir dont la peau suffisamment blanche lui permet de passer pour un blanc, et qui a l'intention de se venger de ceux qui ont lynché son jeune frère. Le récit se caractérise par la violence et l'érotisme cru, en inscrivant le roman dans la tradition du roman noir américain de cette époque (Martens, Vanmol, 2017 : 10).

Le premier roman de Vernon Sullivan devient l'un des best-sellers de l'année 1947 en France. L'attention accrue que suscite le roman provoque de nombreux problèmes sur le plan juridique pour Vian. En premier lieu, l'éditeur du livre, Jean d'Halluin et Boris Vian font l'objet d'un procès initié par le Cartel d'action sociale et morale dirigé par Daniel Parker. Deuxièmement, *J'irai*

cracher sur vos tombes est lié à un assassinat, sur les lieux duquel on retrouve le roman ouvert à une page qui décrit comment Lee Anderson, le personnage principal, a étranglé l'une de ses victimes (Martens, Vanmol, 2017 : 11). Les problèmes juridiques causés par le roman témoignent des attentes du milieu littéraire de l'époque : le langage cru, plein de termes argotiques et le contenu pornographique ont bouleversé le milieu littéraire des années 1940.

Le premier roman de Sullivan est suivi par le texte intitulé *Les morts ont tous la même peau*, paru en 1948. Comme son titre l'indique, le roman suit les codes du roman noir américain, en présentant une histoire pleine de violence et de crimes, en mettant l'accent sur les questions pesantes du racisme structurel. Au sein de ce roman, le conflit entre l'identité construite par le personnage principal et son appartenance raciale devient une problématique centrale : le héros, Dan Parker, est un sang-mêlé, c'est-à-dire une personne issue du mélange de races différentes, un homme qui se croit noir, mais qui a la peau blanche. Vu de l'extérieur, sa vie peut paraître parfaite, car il parvient à s'intégrer dans la société des Blancs sans éveiller les soupçons de son entourage, et a même réussi à épouser une femme blanche sans révéler ses origines. Cette tranquillité est rompue par un homme qui se fait passer pour son frère et menace de révéler ses véritables origines à son entourage. Ceci devient la cause du drame, car Dan, sous l'effet de la menace, accumule les décisions graves et les actes criminels.

Le troisième roman de Vernon Sullivan, c'est-à-dire *Et on tuera tous les affreux* commença à être publié en feuilleton dans *France dimanche*, ce qui expliquerait sa structure de trente chapitres qui finissaient parfois en points de suspension. La publication du roman fut interrompue à cause des protestations des lecteurs, pour attente aux bonnes mœurs. À cause de cela, le texte fut remanié, pour finalement être publié aux Éditions Scorpion (Cortijo Talavera, 2018 : 352). En termes de style d'écriture, ce roman se démarque des autres romans de Vernon Sullivan : l'humour particulier de Boris Vian se manifeste dans la narration caractéristique du roman noir américain.

Dans *Et on tuera tous les affreux*, l'auteur se moque ouvertement et vivement d'un projet nazi où la notion de beauté truquée et la pureté de la race représentent les valeurs les plus importantes (Cortijo Talavera, 2018 : 355). Le but du projet n'est autre que la création d'une société composée d'individus physiquement parfaits, tout en éliminant les personnes considérées comme « affreuses », c'est-à-dire ordinaires, moyennes. Le titre du roman représente le slogan du docteur Schutz dont l'idée est à la base de ce projet inhumain :

« Chez moi, un slogan : On tuera tous les affreux... C'est amusant, n'est-ce pas ? » (Vian, 1948 : 162).

Le dernier des Sullivan, *Elles se rendent pas compte* rompt définitivement avec les caractéristiques typiques des romans précédents, car ici, ce n'est pas la question de la race qui est au premier plan, et le texte ne porte pas non plus les marques de la sci-fi (Sitbon et al., 2013 : 41). Il est important de souligner qu'*Elles se rendent pas compte* est un roman quelque peu négligé, ignoré par la critique : aujourd'hui encore, plus de 70 ans après sa publication, l'affaire Vernon Sullivan ne représente habituellement rien d'autre qu'un synonyme de *J'irai cracher sur vos tombes*. Le fait que le roman ait reçu peu d'attention s'explique également par des facteurs liés à l'histoire littéraire, car en 1950, lors de la publication du roman, le secret de Vernon Sullivan était déjà dévoilé au grand public, même si Boris Vian continuait à nier être l'auteur des romans (Sitbon et al., 2013 : 42).

Bien que le roman n'ait pas reçu l'attention qu'il méritait de la part du public, il n'en reste pas moins un témoignage important du contexte culturel de l'époque et des opinions de Vian sur les règles de la société et le pouvoir. Boris Vian a souffert de la censure à plusieurs reprises. En premier lieu, nous devons citer l'interdiction du roman *J'irai cracher sur vos tombes* pour outrage aux bonnes mœurs. En même temps, sa chanson antimilitariste légendaire, intitulée *Le Déserteur* a provoqué une polémique, et a fini par être également victime de la censure. Pourtant, le cas du roman intitulé *Elles se rendent pas compte* est bien différent : ici, il s'agit d'une autocensure, voire d'une censure indirecte. Il est fort probable que Boris Vian faisait les épreuves du texte à l'époque des procès liés aux deux premiers romans signés Sullivan (Szabó, 2014 : 169). Au cours de ce travail, il a éliminé certains passages sado-érotiques de son texte, en remplaçant les passages supprimés par des points de suspension : « Les points [à la place des passages censurés] représentent des actions particulièrement agréables mais pour lesquelles il est interdit de faire de la propagande, parce qu'on a le droit d'exciter les gens à se tuer, en Indochine ou ailleurs, mais pas de les encourager à faire l'amour. » (Vian, 1984 : 93). Comme l'auteur lui-même le souligne, l'autocensure représente une façon de protester contre la guerre, ainsi que contre l'hypocrisie des jurés de l'époque (Szabó, 2014 : 169).

3. La traduction de l'argot

Dans son article intitulé *Traduire l'argot français : de Boris Vian à Morgan Sportès*, Dávid Szabó cite l'opinion de Jean-René Ladmiral, qui souligne qu'« il

y a de l'intraduisible dans le langage » (Szabó, 2014 : 166). En même temps, l'idée de l'intraduisibilité est encore plus pertinente quand le traducteur doit faire face à un texte riche en termes argotiques (Szabó, 2014 : 166). Selon le dictionnaire *Larousse*, le mot *argot* fait référence à l'« ensemble des mots particuliers qu'adopte un groupe social vivant replié sur lui-même et qui veut se distinguer et/ou se protéger¹ du reste de la société (certains corps de métiers, grandes écoles, prisons, monde de la pègre, etc.). »² Si l'on considère cette définition comme notre point de départ dans nos analyses traductologiques, il est crucial de souligner que la traduction de l'argot soulève de nombreux défis pour le traducteur : déjà, trouver l'équivalent d'un mot argotique dans la langue cible n'est pas évident, car ce défi touche souvent à la question de l'intraduisibilité. Comme le souligne Dávid Szabó aussi, lorsque les équivalents adéquats manquent, ce sont la créativité et l'inventivité du traducteur qui prennent leur place : « à défaut d'équivalents (argotiques), le traducteur ne peut s'en sortir que grâce à un jeu subtil de compensation, en s'éloignant du texte-source pour obtenir, paradoxalement, un texte-cible plus fidèle à l'original. » (Szabó, 2014 : 166).

Selon Vieira Santos, l'argot et les dialectes représentent un défi même pour les traducteurs les plus expérimentés (Vieira Santos, 2021 : 144). Ici, l'acte de médiation devient hautement complexe, car le traducteur doit transmettre non seulement le message, mais aussi une qualité fine du texte qui est étroitement liée au contexte culturel et historique, ainsi qu'à l'appartenance des personnages à un milieu social précis.

3.1 Les écueils de la traduction dans les Sullivan

Lors de la traduction de l'argot, le traducteur doit faire face à trois écueils importants : le premier écueil est celui de paraître artificiel dans la langue cible, suivi par le risque de provoquer un effet indésirable, tel que le comique, et, en troisième lieu, nous devons aussi mentionner le danger de produire un texte qui n'atteint pas l'objectif communicatif visé (Vieira Santos, 2021 : 144).

Les écueils de la traduction méritent d'être observés et analysés dans les traductions hongroises des romans signés Vernon Sullivan. Pourtant, nous devons souligner le fait qu'à cause de leur insolence, violence et érotisme, aucun de ces romans n'a été traduit en hongrois durant l'époque communiste. Il faudra attendre l'année de la chute du régime pour voir apparaître ces

¹ Italiques ajoutés par l'auteur de l'article.

² <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/argot/5198> (date de la consultation : 10-10-2025)

traductions : la première traduction hongroise du roman *J'irai cracher sur vos tombes* a été publiée en 1989, suivie par *Et on tuera tous les affreux* en 1990, *Les morts ont tous la même peau* en 1991 et *Elles se rendent pas compte* en 1992³ (Szabó, 2014 : 167). Nous tenons aussi à souligner que le but des exemples traductologiques suivants n'est pas de critiquer les traductions existantes, au contraire : notre objectif est d'analyser et d'observer les choix des traducteurs.

3.1.1 J'irai cracher sur vos tombes en hongrois

Dans le seizième chapitre du roman, nous trouvons l'expression figée suivante : « Elle avait l'air dans les pommes, mais elle trouva encore la force de me mordre la lèvre inférieure jusqu'au sang. » (Vian, 1946 : 116). Selon le dictionnaire *Larousse* l'expression familière *tomber dans les pommes* signifie « perdre connaissance »⁴. Pourtant, si nous analysons la traduction hongroise de la même phrase, nous pouvons remarquer que l'expression figée est perdue : « Még kissé csuklott, de volt elég ereje ahhoz, hogy úgy beleharapjon az alsóajkamba, hogy a vér is kiserkent belőle. »⁵ (Vian, 1989, trad. László Rózsa). Ici, nous passons d'une tournure familière et humoristique à une expression complètement neutre, voire physiologique, ce qui modifie aussi le ton du monologue intérieur, le style de langage du personnage.

Dans un autre extrait, nous pouvons observer le procédé d'explicitation facultative (Klaudy, 1999), choix traductologique qui, dans ce cas précis, rompt avec la simplicité et la concision sèche de la voix du narrateur. Dans le texte source, nous lisons une phrase qui imite les marques de l'oralité : « J'ai commencé à me rappeler des choses peut-être une heure avant d'arriver. » (Vian, 1946 : 133). Pourtant, si nous la comparons avec la version hongroise, nous trouvons une différence remarquable : « Talán egy órával a megérkezés előtt kezdtek eszembe jutni némely jelenetek. » (Vian, 1989, trad. László Rózsa). La tournure *némely jelenetek*, qui signifie *certaines scènes*, représente un élément explicatif, une modification qui n'est pas obligatoire, mais qui est supposée faciliter la compréhension du lecteur hongrois.

³ Nous devons aussi souligner que chaque roman signé Sullivan connaît des retraductions ou de nouvelles versions hongroises, souvent avec des titres différents.

⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/synonymes/pomme/16445> (date de la consultation : 10-10-2025)

⁵ « Il hoquetait encore un peu, mais il avait assez de force pour mordre ma lèvre inférieure jusqu'au sang. » (Traduction proposée par l'auteur de l'article.)

3.1.2 Les morts ont tous la même peau *en hongrois*

Dans le dialogue suivant, tiré du roman *Les morts ont tous la même peau*, nous pouvons identifier une ellipse argotique : « – Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? – *Sais pas.* » (Vian, 1947 : 54). Dans la traduction hongroise, Péter Ádám a opté pour une expression populaire utilisée en hongrois, à la fois familière et légèrement argotique, *gőzöm sincs*, qui signifie *j'en ai aucune idée* : « – Vannak benne jó számok? – kérdeztem. – *Gőzöm sincs.* » (Vian, 1991, trad. Péter Ádám). Nous pouvons affirmer que le traducteur effectue ici *un jeu subtil de compensation* (Szabó, 2014), car la nuance argotique de la tournure *sais pas* n'est pas traduisible mot à mot. Dans ce cas, l'équivalence ne se réalise donc pas au niveau linguistique au sens strict, mais au niveau de l'usage socio-culturel. Cependant, dans ce même roman, nous pouvons aussi trouver des termes qui peuvent être considérés comme injurieux et racistes, par exemple la désignation *sale nègre*. Ici, le traducteur, Péter Ádám opte pour des équivalents hongrois qui sont aussi injurieux et vulgaires que l'original : *piszkos néger* (l'équivalent de *sale nègre*), *büdös néger* (l'équivalent de *nègre puant*).

Pourtant, dans la même traduction, nous pouvons observer des cas où le traducteur opte pour la stratégie de la généralisation (Klaudy, 1996). Dans le texte de source, nous pouvons retrouver le mot familier *godasse*, qui signifie *chaussure* : « Qu'est-ce que je pouvais trouver encore ? Cirer mes *godasses* ? » (Vian, 1947 : 55). Pourtant, si nous regardons la traduction hongroise, nous pouvons voir que le langage familier est traduit par un style neutre, par un terme plus fréquent : « Mit is csinálhatnék még? Pucoltassam ki a cipőmet? » (Vian, 1991, trad. Péter Ádám). Par la généralisation des termes populaires, la traduction efface les marques de classe et d'origine sociale, tout en rendant la voix du personnage principal plus lisse.

3.1.3 Et on tuera tous les affreux *en hongrois*

Dans le cas du troisième roman signé Sullivan, nous devons commencer par l'analyse du titre. Ici, le terme *affreux* représente un jugement esthétique, car un des personnages clés du roman, dr. Schutz, veut créer une société soi-disant « idéale », tout en éliminant les *affreux*, c'est-à-dire toutes les personnes qui ne sont pas parfaites, qui peuvent être considérées comme médiocres. Pourtant, si nous analysons le titre de la première traduction hongroise, *Öljünk meg minden rohadékot!* (1990, trad. József Vinkó), nous voyons clairement que le jugement esthétique a été remplacé par un jugement moral, car le mot *rohadék* signifie *salaud* en français. Ce décalage est important, car il rend non seulement les

intentions du personnage moins compréhensibles, mais introduit également une certaine confusion dans l'histoire. Cependant, il est important de souligner que la nouvelle version du roman a corrigé ce décalage, car on a opté pour le titre *Pusztuljon minden rusnyaság!* (2012, trad. Vinkó József), le mot *rusnyaság* signifiant véritablement une personne hideuse, affreuse.

3.1.4 Elles se rendent pas compte *en hongrois*

Le cas du dernier des Sullivan nous mène vers un choix traductologique qui peut surprendre le lecteur d'aujourd'hui : celui de la surtraduction. Dávid Szabó attire notre attention sur la phrase suivante dans le texte source, qui rappelle le langage oral : « Je m'en fous qu'il l'accompagne dans sa chambre, ça m'étonne de ne l'avoir jamais vu. » (Szabó, 2015 : 198). Pourtant, si l'on examine la première traduction du roman, celle de József Barabás, on constate une solution surprenante : « Persze valójában nem is az „ifjú pár a szobában, mit csodál ott magában” kérdés furdalta az oldalamat, hanem az, hogy a csodába, nem láttam még soha e gáláns lovagot. » (Vian, 1992, trad. József Barabás) (littéralement, « Ce n'était pas la question de savoir ce que le jeune couple pouvait admirer une fois seul dans la chambre, mais de savoir comment c'était possible que je n'aie jamais vu ce chevalier galant. »⁶). La présence des éléments ajoutés est évidente, mais nous pouvons aussi observer un langage qui est beaucoup moins neutre que celui de l'original, et des expressions imagées inexistantes dans le texte source (Szabó, 2015 : 198). Toutefois, il est essentiel de souligner que dans la nouvelle traduction, intitulée *Ki érti a csajokat?* (2014) Ildikó Lőrinszky a éliminé la surtraduction présente dans la version précédente, tout en rendant le texte cible plus fidèle à l'original. En même temps, nous pouvons également trouver dans le texte des termes clairement argotiques, qui font partie du langage des criminels, par exemple dans la tournure « pas question de flics, hein. » (Vian, 1950 : 51). Ici, le terme argotique *flic* est complété par une structure syntaxique elliptique, ainsi que par l'interjection *hein*. Si nous analysons les traductions, nous pouvons remarquer que les choix des deux traducteurs sont tout à fait pertinents, car on retrouve le terme *zsaru* dans les deux textes cibles, ce qui est l'équivalent argotique hongrois du mot *flic*. Cependant, dans le cas de la phrase « Vous êtes une vraie *salope* . » (Vian, 1950 : 51) les traducteurs optent pour des solutions considérablement différentes, mais judicieuses. Dans la première traduction, celle de József

⁶ La traduction littérale proposée ici est celle de Dávid Szabó (Szabó, 2015 : 198).

Barabás, la phrase a été traduite par « Mondtam már, kedvesem, hogy maga egy *büdös cafat?!* » (Vian, 1992, trad. József Barabás). L'expression *büdös cafat* fait référence en premier lieu à un morceau de tissu ou de chair déchiré, mais elle désigne aussi une femme immorale et méprisante. Toutefois, dans la deuxième traduction, Ildikó Lőrinszky choisit la solution suivante : « Maga egy igazi *mocskos bestia*. » (Vian, 2014 : 52, trad. Ildikó Lőrinszky). Or, le terme *bestia* désigne non seulement un monstre, un animal sauvage dangereux, mais aussi une femme cruelle, impitoyable ou immorale.

4. Conclusion

En guise de conclusion, nous allons citer l'opinion d'Ezra Pound, « qui a dit que chaque génération doit retraduire ses classiques »⁷. Bien que les romans signés Sullivan, moins connus en Hongrie que d'autres romans de Boris Vian, tels que *L'Écume des jours* ou *L'Automne à Pékin*, ne puissent pas être considérés comme des classiques au sens propre du terme, il s'agit ici d'œuvres remarquables d'un auteur classique, incontournable de la littérature française du XX^e siècle (Szabó, 2021 : 155). Il est donc primordial que les lecteurs hongrois puissent se procurer une version fidèle au texte original, qui reflète scrupuleusement le style de l'auteur, afin de se faire une idée précise de l'univers vianesque. À cause de cela, les retraductions représentent une possibilité de rétablir le texte original, tout en permettant de corriger les décalages dans le style, les surtraductions et les erreurs de traduction. Cependant, la retraduction ne doit pas être considérée uniquement comme une occasion de corriger les erreurs, bien au contraire : retraduire signifie aussi porter un regard novateur sur le texte, enrichissant ainsi la littérature traductive hongroise.

Bibliographie

CORTIJO TALAVERA Adela (2018), « Littérature et film noirs dans *Et on tuera tous les affreux* (1948) de Vernon Sullivan, l'alter negro de Boris Vian, ou une mise en question de la beauté hollywoodienne », *Anales de Filología Francesa*, no. 26, p. 351-371. DOI : 10.6018/analesff.26.1.352531

⁷ Eléonore Sulser : *Retraduire les classiques*

(https://www.letemps.ch/culture/retraduireclassiques?srsId=AfmBOoovWWJNqLBt474DK7E9c_hnak4xH4d1GAm2OYIGQMmoPsAIA0P0o, date de la consultation : 10-10-2025).

- GUÉVREMONT Marco (2011), *L'écriture démasquée : Concordances et travestissements. Boris Vian et Vernon Sullivan*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires. Université du Québec, Montréal.
- KLAUDY Kinga (1999), « Az explicitációs hipotézisről » [À propos de l'hypothèse d'explicitation], *Fordítástudomány*, vol. 1(2), p. 5-22.
- KLAUDY Kinga (1996), « Concretization and Generalization of Meaning in Translation », in : *Proceedings of the 2nd International Maastricht-Lodz Duo Colloquium on "Translation and Meaning"* (M. Thelen éd.), Maastricht, EUROTERM, p. 141-151.
- MARTENS David, VANMOL Aleide (2017), « Les pseudos n'ont pas tous la même peau. La réception controversée de Vernon Sullivan et Paul Smaïl », in : *La pseudonymie dans la littérature française* (D. Martens éd.), Rennes, Presses universitaires, p. 207-220. DOI : 10.4000/books.pur.178374
- SITBON Clara (2022), « Boris Vian 2.0 : humanités numériques, et traces de la pluralité auctoriale », *Études littéraires*, vol. 51(1), p. 77-93. DOI : 10.7202/1089712ar
- SITBON Clara, ROLLS Alistair, VUAILLE-BARCAN Marie-Laure (2013), « Retelling the Vernon Sullivan Hoax, Or What has been Neglected in the Telling: Why People Do Not Care About Elles se rendent pas compte (1950) », *Literature & Aesthetics*, vol. 23(2), p. 38-53.
- SZABÓ Dávid (2014), « Traduire l'argot français : de Boris Vian à Morgan Sportès. », *Argotica*, vol. 1(3), p. 165-176.
- SZABÓ Dávid (2015), « Traduire l'argot français ou le dernier des Sullivan. », *Svět literatury – Časopis pro novodobé literatury (World of Literature – Journal for Modern Literatures)*, Special issue: Le monde de la littérature, p. 194-204.
- SZABÓ Dávid (2021), « Csajok újrafordítva – Boris Vian *Elles se rendent pas compte* című regényének magyar fordításairól », in : Gulyás A., Mudriczki J., Seps E., Horváth G. (éds.) 2021. *Klasszikus művek újrafordítása*. Budapest, KRE-L'Hartmann Kiadó, p. 153-160.
- VIEIRA SANTOS Caroline Reis (2021), « Slang And Dialect In Harry Potter: The Translator As Mediator Of Marked Language », *Cadernos de Linguagem e Sociedade*, vol. 13(2), p. 143-162. DOI : 10.26512/les.v13i2.21665

Sources

VIAN Boris (1950), *Elles se rendent pas compte*. Paris, Éditions du Scorpion.

(https://www.ebooksgratuits.com/pdf/vian_elles_se_rendent_pas_compte.pdf
date de la consultation : 09-09-2025)

VIAN Boris (1948), *Et on tuera tous les affreux*. Paris, Éditions du Scorpion.
(https://www.ebooksgratuits.com/pdf/vian_et_on_tuera_tous_les_affreux.pdf
date de la consultation : 09-09-2025)

VIAN Boris (1992), *És mindez a nők miatt!*, Budapest, Láng Kiadó.
(https://terebess.hu/keletkultinfo/vian_es_mindez_a_nok_miatt.html date de la
consultation : 09-09-2025)

VIAN Boris (1946), *J'irai cracher sur vos tombes*. Paris, Éditions Scorpion.
(https://www.ebooksgratuits.com/pdf/vian_j_irai_cracher_sur_vos_tombes.pdf
date de la consultation : 10-09-2025)

VIAN Boris (2014), *Ki érti a csajokat?* Budapest, Cartaphilus Kiadó.

VIAN Boris (1989), *Köpök a sírotokra*. Budapest, Láng Kiadó,
(https://terebess.hu/keletkultinfo/vian_kopok_a_sirotokra.html, date de la
consultation : 09-10-2025)

VIAN Boris (1991), *Minden hulla fekete*. Budapest, Láng Kiadó.
(https://terebess.hu/keletkultinfo/vian_minden_hulla_fekete.html, date de la
consultation : 10-10-2025)

KAMILLA NOSZLOPI-ÉLTETŐ

Université Eötvös Loránd de Budapest

ORCID : 0009-0002-2091-745X